

Anthropologie et Sociétés



Simon SIMONSE, Kings of Disaster. Dualism, Centralism and the Scapegoat King in Southern Sudan. Studies in Human Society no 5, Leiden, E.J. Brill, 1992, xv + 480 p., cartes, illustr., index.

Jean-Claude Muller

Volume 22, numéro 1, 1998

Afrique revisitée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015531ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015531ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Muller, J.-C. (1998). Compte rendu de [Simon SIMONSE, Kings of Disaster. Dualism, Centralism and the Scapegoat King in Southern Sudan. Studies in Human Society no 5, Leiden, E.J. Brill, 1992, xv + 480 p., cartes, illustr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 22(1), 203–206. <https://doi.org/10.7202/015531ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Simon SIMONSE, *Kings of Disaster. Dualism, Centralism and the Scapegoat King in Southern Sudan*. Studies in Human Society n° 5, Leiden, E. J. Brill, 1992, xv + 480 p., cartes, illustr., index.

Voici un ouvrage qui est, à proprement parler, une somme ethnographique sur une région tout compte fait mal connue, d'une part, et une réflexion théorique sur plusieurs points importants de l'anthropologie politique, d'autre part. Simonse a travaillé plusieurs années auprès de populations peu ou pas étudiées de la rive est du Nil. On connaît les populations situées un peu plus au nord, les Nuer, Dinka, Shilluk, Anuak, Mandari et Murle, certaines de celles de l'est comme les Dodoth et les Nyangatom, ainsi que les Alur et les Lugbara au sud, de l'autre côté du Nil, mais qui a entendu parler des Pari, des Bari, des Lokoya, des Lulubo et des Lotuho ? L'auteur compare ces populations en sélectionnant plusieurs thèmes ou champs, comme les appelle l'école de Leiden dont fait partie notre auteur. Sa comparaison inclut aussi brièvement quelques voisins bien choisis, et des plus célèbres, comme les Dinka, les Nuer et les Shilluk.

La première constatation qui saute aux yeux, et que l'auteur reprend rapidement en conclusion, montre qu'il faut revoir les typologies inconsciemment évolutionnistes — donc d'autant plus dangereuses — qui ont accompagné les discussions sur les formes politiques des sociétés africaines. Horton avait déjà laissé entendre que les sociétés dites lignagères, considérées généralement comme le prototype des sociétés politiquement les plus simples, pouvaient n'être après tout que des variations de types plus complexes, types pouvant se transformer soit en se complexifiant lors d'accroissement démographique, soit en se simplifiant lorsque les conditions pouvant favoriser leur expansion territoriale étaient présentes, comme ici pour les Nuer et les Dinka. Horton se basait sur l'exemple des Tiv qui, tout de suite après les Nuer, en vinrent à constituer dans la littérature anthropologique le type primordial dont les autres, plus complexes, dériveraient. Ce livre nous montre, bien qu'en filigrane, que les Nuer obéissent à cette même logique et ne sont pas nécessairement plus primordiaux que leurs voisins qui semblent plus complexes. Les Nuer seraient une variation simplifiée d'un type plus compliqué, adaptée à une région favorable à l'expansion spatiale et démographique. C'est la comparaison régionale, et elle seule, qui permet ce rapprochement. Loin d'être un prototype, ou un archétype, les Nuer font partie d'un vaste système de transformations qui utilise un personnage central — ici le chef à peau de léopard — et un schème oppositionnel binaire, un dualisme — situationnel ou institué —, pour régler ses problèmes, ce qui est l'argument de départ du livre.

Le propos principal de l'auteur est d'approfondir la théorie victimaire de Girard, sa thèse bien connue du bouc émissaire. Il se met fermement du côté de ceux qui voient en Girard une sorte de continuateur de Frazer — ce que Girard récuse énergiquement —, mais il se démarque des autres « néo-frazeriens » en leur reprochant de ne pas avoir fait ce qu'il a entrepris, c'est-à-dire d'approfondir Girard et d'en être restés, d'une certaine manière, aux explications frazeriennes ou encore de n'avoir pas tenté d'aller plus loin que les exégèses locales du régicide. Simonse prétend déduire de ses données une théorie de la résolution des conflits qui rend compte de la formation des groupes antagonistes sur une base territoriale, du scénario mettant en scène le roi et les groupes antagonistes, et des conséquences des différentes issues possibles des conflits — ou de leur absence. Car conflits il y a, et très apparents chez ces peuples, petits mais fort remuants. S'ils ne sont pas encore bien connus des ethnologues, ils sont abondamment mentionnés par les voyageurs et les marchands qui ont sillonné le Haut Nil durant la seconde moitié du siècle dernier, faisant des alliances ou entrant en conflits nombreux avec des rois très entreprenants qui attendaient impatiemment les bateaux pleins de marchandises occidentales pour les redistribuer

et se faire du capital politique — ou le perdre, et la vie avec, si les navires n'arrivaient pas à temps. L'auteur, paraphrasant l'ethnographie locale mélanésienne, n'hésite pas à parler ici de *Cargo Chiefs*. C'est une vision très différente des relations qui prévaudront plus tard, lorsqu'une partie de cette région sera incluse dans la province d'Équatoria et où l'on pourra, alors seulement, commencer à parler de colonialisme.

Ces rois entrepreneurs sont aussi des chefs de pluie qui peuvent être mis à mort si celle-ci ne vient pas ou pour toute autre cause de désastre. Contrairement à d'autres rois sacrés africains reclus dans leur palais et à la merci de leurs officiels — donc passifs et dépendants —, les rois de cette région sont des plus voyants. Leur relation avec leur peuple peut aller jusqu'à l'antagonisme, le peuple, par l'intermédiaire d'un conseil, demandant des comptes au souverain qui joue souvent une dure partie de poker avec ses gens, à ses risques et périls, se joignant même aux Européens pour punir ceux des siens qui l'avaient déçu. À travers un nombre impressionnant de cas bien documentés, nous sommes à même de suivre toutes les péripéties des conflits entre le peuple et son roi, sans parler des conflits dynastiques qui nous rappellent certaines réalités sur lesquelles s'était basé Evans-Pritchard pour récuser — à tort comme on le sait aujourd'hui, mais il avait des excuses comme le montre ce livre — les thèses de Frazer. C'est en ce sens que l'auteur peut parler d'un scénario qui se déroule selon toute une série de phases prévisibles, scénario qui, dit-il, lui permet en même temps de réhabiliter certaines des idées de l'auteur du *Rameau d'Or* et d'enrichir les positions de Girard.

En premier lieu, ces rois sont fonctionnels. Les royaumes sont territorialement divisés selon un schème dualiste, comme chez les célèbres Shilluk. Idéalement, les deux parties devraient être d'ordre égal, ce qui est loin d'être toujours le cas, rompant ainsi l'équilibre antagoniste. Le roi est le terme médiateur le plus simple et le plus efficace ; il peut unir les deux parties contre lui, empêchant ainsi la désunion de l'ensemble. Le peuple est divisé en classes d'âges, comme les pasteurs qui bordent nos ethnies au sud (Jie, Turkana) et à l'est, dont l'une d'elle, formée des hommes d'âge mûr, les *monyomiji*, a le pouvoir et fournit les porte-parole du peuple qui s'opposent fréquemment de manière violente au roi ou aux classes d'âges inférieures qui veulent accéder le plus rapidement possible aux fonctions décisionnelles.

Ces paires antagonistes territoriales et de classes d'âges ne s'opposent pas, pour l'auteur, au principe de centralisation représenté par le roi. Ce ne sont pas des principes hétéroclites accolés au hasard ; ils procèdent tous d'une même logique, car si le roi est médiateur dans les conflits sectionnels, le peuple dans son entier est souvent en relation d'opposition avec son roi et le roi envers son peuple, d'où l'étonnement et l'incompréhension des premiers voyageurs devant ce dualisme d'un type particulier. Ces rois ont cherché à accumuler, avec des fortunes diverses selon les groupes ethniques, le plus de pouvoir possible par le contact avec les puissances européennes en établissant des monopoles sur le trafic de l'ivoire et des biens importés. Cela pour l'aspect proprement politique de ces rois.

Ces caractéristiques politiques vont de pair avec une composante cosmologique. Le roi est non seulement le médiateur entre l'ordre et le désordre séculier, il l'est aussi en ce qui concerne ses homologues cosmiques, comme l'avait établi Frazer. Les sécheresses, disettes et autres calamités lui sont aussi attribuées, mais il existe quelques zones sous la responsabilité de certains officiers responsables de sphères d'influences particulières, les ethnies les plus centralisées politiquement ayant aussi une plus grande centralisation des offices religieux. L'héritage de ces offices est parfois compliqué par le rôle assigné à la reine mère — qui peut quelquefois succéder à son mari ou à son frère. L'important est que le roi — ou l'officier responsable — est sommé de réparer les désastres cosmologiques et

que ceux-ci sont le point de départ d'un dialogue vociférant d'accusations et de contre-accusations entre le souverain et les représentants du peuple qui lui demandent explicitement des comptes. Le roi sait fort bien comment affronter ces revendications, mais si la sécheresse ne cesse pas, il peut être mis à mort s'il n'arrive pas à convaincre son peuple que c'est le peuple lui-même ou une instance étrangère qui est la cause de la catastrophe. C'est ce que l'auteur entend par « scénario », à savoir ce qui est une escalade prévisible d'un conflit impliquant une détérioration dans la sphère du cosmologique — presque toujours une longue sécheresse — que le peuple attribue au souverain. Celui-ci se bat et résiste pied à pied ; si la pluie tarde à venir, il est mis à mort. Cette mort n'est ni un rituel ni un sacrifice mais un simple assassinat non politique qui amène des effets positifs — puisque celui qui retenait la pluie est mort, elle peut enfin tomber —, mais on doit se protéger de l'acte même de l'assassinat qui est dangereux.

Les retombées bénéfiques de la mort du roi ne suivent que le décès naturel d'un de ces rois faiseurs de pluie, car dans ce cas, on n'a pas à assurer ses arrières par des rites de protection contre l'esprit du roi assassiné. En termes girardiens, l'unité de tous se fait naturellement avant l'assassinat du roi, mais lorsqu'il meurt de sa belle mort — le scénario idéal, pour reprendre les termes de l'auteur —, il s'ensuit un état décrété de suspension de toute manifestation d'hostilité. Dans les deux cas, le résultat est le même mais décalé par rapport aux théories girardiennes.

La richesse ethnographique de ce volume est étonnante ; l'auteur a compulsé les archives, consulté les témoignages historiques et fait lui-même un travail de terrain superbe. Les cas détaillés de conflits, de successions difficiles, etc., sont longuement cités à tel point qu'ils donnent quelquefois le tournis. De ce point de vue, le volume propose une vision plus unitaire de la région et des problèmes suscités par ces royautes que les monographies isolées sur ces peuples écrites dans la foulée d'Evans-Pritchard. Nous avons là des variations sur une même problématique qui incluent à la fois les similarités et les différences, les premières permettant de mieux expliquer les secondes.

C'est ce riche matériel où le roi est constamment et explicitement en conflit avec ses sujets qui permet à l'auteur de dire que la dimension conflictuelle a été éliminée des autres études modernes des royautes sacrées de l'Afrique noire. Cette assertion est simplement fausse, car cette dimension conflictuelle n'apparaît pas dans plusieurs des cas qu'il critique.

C'est en lisant les résumés des confrontations violentes entre le chef et ses sujets qu'on comprend mieux pourquoi l'auteur a pris la théorie de Girard comme point de départ. Les sociétés qu'il étudie sont « girardiennes » dans leur essence d'opposition mimétique entre segments, ce qui lui permet, à partir d'une escalade de la violence et de sa résolution, de donner un exemple concret de développement qui inclut davantage d'éléments que les spéculations de Girard. Que les autres royautes sacrées africaines soient justiciables d'une même analyse ou aient commencé ainsi, comme Simonse semblerait à quelques reprises le sous-entendre, resterait à démontrer. Le livre nous donne une riche moisson sur un type particulier de royauté sacrée et ses variations qui est bien localisée, mais qui ne peut être étendue à tout le continent. L'étude est un approfondissement des variations de la royauté frazerienne, fût-elle inversée dans le cas des rois dont la mort naturelle plutôt que l'assassinat est vue comme meilleure, les deux choses étant néanmoins en relation dialectique selon la perspective victimaire. Au nord de cet axe, on trouve les Shilluk et au sud les Nyakyusa dont les rois des deux ethnies sont tués culturellement au moment même où ils agonisent. Entre deux, on a toute une série d'actualisations, qu'il aurait été utile de mieux ordonner, qui inclut les Nuer et les Dinka et c'est le mérite de ce livre que de nous le signaler. Mais en dehors de cet axe, je ne pense pas qu'on puisse affirmer, sans le

prouver pas à pas, que le même type d'analyse s'appliquerait dans d'autres parties de l'Afrique où se trouvent aussi des royautes frazeriennes.

Jean-Claude Muller
 Département d'anthropologie
 Université de Montréal
 C.P. 6128, succursale Centre-ville
 Montréal
 Québec H3C 3J7

Deborah Fahy BRYCESON (dir.), *Women Wielding the Hoe : Lessons from Rural Africa for Feminist Theory and Development Practice*. Oxford, Berg Publisher, 1995, xi + 282 p., fig., index.

Il y a plus de deux décennies, Walter Rodney (1972) faisait remarquer que l'Occident n'a pas réussi à mettre au point une technologie agricole en Afrique. La majorité des Africaines se servaient de la houe avant la colonisation et continuent d'en faire usage aujourd'hui. Cet ouvrage collectif sous la direction de Deborah Fahy Bryceson rassemble les articles de chercheuses africaines et non africaines portant exactement sur ce thème. Remontant dans l'histoire, mais avec également une vue prospective, les auteures analysent la situation des agricultrices africaines à travers leur production qui repose essentiellement sur l'utilisation de la houe. Le livre se subdivise en quatre parties. L'information est dense. Aussi ne retiendrai-je dans le cadre de ce résumé que les points qui m'ont paru les plus pertinents et originaux.

Partant du principe que la compétence théorique et la connaissance du milieu sont nécessaires à l'élaboration de projets efficaces pour les femmes rurales, les articles présentent le fruit du travail de terrain effectué par des chercheuses bien au fait de la problématique « Femmes et développement ». Bryceson donne l'orientation théorique de ce collectif dès l'introduction. En effet, elle s'attaque d'emblée à certaines conceptions occidentales sur les agricultrices africaines et à leur implication dans la production. Elle présente les théories anciennes et contemporaines traitant de la situation des femmes africaines, notamment du monde rural. Dans l'ensemble, Bryceson et ses collègues réfutent la thèse évolutionniste de Boserup sur la parenté africaine. Elles soutiennent que la parenté est plus déterminée par l'environnement que par l'origine et qu'elle est plus flexible que ne le laissent entendre les structuro-fonctionnalistes.

La première partie traite de la place des femmes dans l'organisation sociale au sein des sociétés africaines. Elle constitue, à mon avis, la section de l'ouvrage la plus novatrice sur le plan théorique. Jane Guyer, par exemple, recourt au concept de « cohorte » au lieu de tabler sur une périodisation historique. Celle-ci, selon elle, ne montre pas clairement comment le changement social a historiquement affecté la division sexuelle du travail chez les Yoruba et les Bete. Felicia I. Ekejiuba critique le concept de « ménage » comme unité d'analyse. À partir de son travail sur le projet d'eau au Nigeria, elle développe celui « d'entretien du foyer ». Bridgit O'Laughlin conteste, pour sa part, le modèle de la structure familiale africaine adopté par la Banque mondiale. Cette institution voit dans la structure familiale africaine un obstacle à la croissance économique à cause de la faiblesse du lien conjugal, mais le modèle de la famille africaine met malencontreusement l'accent sur l'origine, ce qui explique, selon elle, son incapacité à saisir l'importance du lien conjugal